



Bernard Zehrfuss nous a quittés. Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, il avait succédé à Marcel Landowski en janvier 1994. Il avait été élu membre de la section d'architecture au fauteuil de Le Maresquier en 1983. Premier Grand Prix de Rome en 1939, il avait entamé en Tunisie, juste après la guerre, une longue et brillante carrière d'architecte, émaillée de réalisations mondialement connues : le CNIT à la Défense, l'UNESCO à Paris, le Musée de la civilisation gallo-romaine à Lyon, de nombreux bâtiments officiels en Tunisie et en France. Il fut en outre Architecte en chef et Inspecteur général des Bâtiments civils et Palais nationaux. Dès ses premières constructions, il a su collaborer avec les plasticiens les plus novateurs, montrant ainsi son esprit d'ouverture et son engagement dans l'art contemporain. En tant que Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, il s'est attaché à en dynamiser le fonctionnement, à accroître son rayonnement, à actualiser son image et à faire connaître son action. Dans un constant souci d'information et de dialogue avec les amateurs d'art et de culture, il a conçu l'édition de cette «Lettre de l'Académie des Beaux-Arts», dont la diffusion n'a cessé de s'accroître en France comme à l'étranger : circuits culturels, presse, ambassades et consulats, musées, bibliothèques, établissements d'enseignement artistique etc. mais aussi public des expositions et galeries d'art. Au fil de ses éditoriaux, il s'attachait à y développer les sujets qui lui tenaient particulièrement à cœur : l'insertion professionnelle des jeunes artistes, l'organisation de prix et concours destinés à faciliter cette transition, et surtout la question des enseignements artistiques en général et de celui de l'architecture en particulier. (suite page 16)

L'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS

Secrétaire perpétuel : Arnaud d'HAUTERIVES

BUREAU 1996

Président : Jean CARDOT - Vice-Président : Christian LANGLOIS

MEMBRES

SECTION I - PEINTURE

Georges CHEYSSIAL 1958
Georges ROHNER 1968
Bernard BUFFET 1971
Georges MATHIEU 1975
Jean CARZOU 1977
Arnaud d'HAUTERIVES 1981
Pierre CARRON 1990
Jean DEWASNE 1991

SECTION II - SCULPTURE

Jean CARDOT 1983
Albert FÉRAUD 1989
Gérard LANVIN 1990
François STAHLY 1992
Claude ABEILLE 1992
Antoine PONCET 1993

Section III - ARCHITECTURE

Marc SALTET 1972
Christian LANGLOIS 1977
Maurice NOVARINA 1979
André REMONDET 1979
Roger TAILLIBERT 1983
Paul ANDREU 1996

SECTION IV - GRAVURE

Raymond CORBIN 1970
Pierre-Yves TRÉMOIS 1978
Jean-Marie GRANIER 1991
René QUILLIVIC 1994

SECTION V COMPOSITION MUSICALE

Marcel LANDOWSKI 1975
DANIEL-LESUR 1982
Iannis XENAKIS 1983
Serge NIGG 1989
Marius CONSTANT 1992
Jean-Louis FLORENTZ 1995

SECTION VI - MEMBRES LIBRES

Gérald VAN DER KEMP 1968
Daniel WILDENSTEIN 1971
Pierre DEHAYE 1975
Michel DAVID-WEILL 1982
Louis PAUWELS 1985
André BETTENCOURT 1988
Marcel MARCEAU 1991
Pierre CARDIN 1992
Maurice BÉJART 1994

SECTION VII CRÉATIONS ARTISTIQUES DANS LE CINÉMA ET L'AUDIOVISUEL

Claude AUTANT-LARA 1988
Pierre SCHOENDOERFFER 1988
Jean PRODROMIDES 1990

ASSOCIÉS ÉTRANGERS

S.M.L. Farah PAHLAVI 1974
Andrew WYETH 1976
François DAULTE 1981
Ieoh Ming PEI 1983
Kenzo TANGE 1983
Yehudi MENUHIN 1986
Philippe ROBERTS-JONES 1986
Peter USTINOV 1987
Mstislav ROSTROPOVITCH 1987
Ilias LALAOUNIS 1990
Yasoji KOBAYASHI 1990
Antoni TAPIÉS 1994
Andrzej WAJDA 1994
Federico ZERI 1995

CORRESPONDANTS

SECTION I - PEINTURE

Abraham HAMMACHER 1976
Ernst FUCHS 1980
Georges OBERTI 1986
Jacques TREFFEL 1986
André LAURENCIN 1986
Tahir SALAKHOV 1986
Swie HIAN TAN 1987
Leonardo CREMONINI 1993
Henri-André MARTIN 1993
Carlos ROMERO DE LECEA 1994

SECTION II - SCULPTURE

Jean PAPPAS 1972
Churyo SATO 1981
Costas VALSAMIS 1987
Léonard GIANADDA 1993
William CHATTAWAY 1995

SECTION III - ARCHITECTURE

Henry Jacques LE MEME 1970
Paul de NOYERS 1971
Gustave STOSKOPF 1975
Alberto CAMENZIND 1977
André DUNOYER DE SEGONZAC 1984
Paul MAYMONT 1984
Yves BOIRET 1995
Guy NICOT 1995

SECTION IV - GRAVURE

Pietro GIAMPAOLI 1967
James MC GARRELL 1970
Paul WUNDERLICH 1981
Claude DURRENS 1986

SECTION V - COMPOSITION MUSICALE

Ion DUMITRESCU 1977
Isidor ZAK 1981
Laurent PETITGIRARD 1993
Maryvonne DE SAINT-PULGENT 1993
Jacques TADDÉI 1995

SECTION VI - CORRESPONDANTS LIBRES

Barnabas MC HENRY 1979
Guilherme FIGUEIREDO 1981
Georges GRUNE 1987
Jean ROLLIN 1990
Paul-Louis MIGNON 1993
François-Michel MICHEL 1993
Arnauld BREJON DE LAVERGNÉE 1993
Simone DEL DUCA 1994
Nahed OJJEH 1995

SECTION VII CRÉATIONS ARTISTIQUES DANS LE CINÉMA ET L'AUDIOVISUEL

Ingmar BERGMAN 1987
Florence VAN DER KEMP 1989
Max DOUY 1989
Henri ALEKAN 1989
Pierre SCICLONOFF 1989

BERNARD ZEHRFUSS

*Le 3 juillet dernier,
l'Académie des Beaux-Arts
était doublement endeuillée :
elle perdait son Secrétaire
perpétuel et l'un de ses
architectes les plus fameux,
Bernard Zehrfuss.
On lui doit une conception
nouvelle de l'art de construire.
Dans un esprit d'ouverture,
il s'appliquait à y associer ses
confrères plasticiens.*

*L'Académie des Beaux-Arts est l'une des cinq académies qui constituent l'Institut de France :
l'Académie française, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'Académie des Sciences, l'Académie des Beaux-Arts,
l'Académie des Sciences morales et politiques.*

BERNARD ZEHRFUSS

Bernard Zehrfuss est né le 20 octobre 1911 à Angers. C'est à l'École des Beaux-Arts qu'il fit ses études de 1928 à 1939, année où il obtint le premier Grand Prix de Rome. Quand vient la guerre, il travaille comme assistant d'Eugène Beaudouin à Marseille. De 1941 à 1943, il anime une communauté dans le Vaucluse, réunissant des artistes tels Étienne-Martin, Max Ernst, Marcel Duchamp, François Stahly. Le «groupe d'Oppède», du nom de ce charmant village accroché aux flancs du Luberon, naquit d'une double intention : celle de mener une action de résistance à l'ennemi et celle d'unir, en un même élan de création, différentes disciplines artistiques. Ce bel idéal qui suppose une correspondance entre les arts, Bernard Zehrfuss, sans doute, en fut imprégné par son maître, Emmanuel Pontremoli ; cet architecte hors du commun, passionné par l'antiquité, fut l'auteur de la Villa Kerylos, à Beaulieu-sur-mer, un édifice unique en France qui assimile parfaitement l'esprit grec avec ses raffinements et ses exigences. Engagé dans les Forces françaises libres en 1942, Zehrfuss part en Afrique du Nord. Après la guerre, il est nommé Architecte en chef du gouvernement de Tunis et participe à la reconstruction. Plus tard, déjà célèbre, il reviendra dans ce pays pour y réaliser la Faculté des sciences de l'Université de Tunis. C'est en 1948 qu'il rentre en France, où, huit ans après, il deviendra Architecte en chef, puis, de 1965 à 1968, Inspecteur général des Bâtiments civils et Palais nationaux. Il participe aux fameux Congrès Internationaux d'Architecture Moderne (CIAM) aux côtés de Walter Gropius. Aussi se trouve-t-il naturellement associé, dès les années 50, à la conception de l'Unesco à Paris avec Marcel Breuer et Pier Luigi Nervi. En 1959, il est l'un des pionniers de La Défense, avec les architectes Camelot, de Mailly, d'Esquillan et l'ingénieur Jean Prouvé : le CNIT surgit de terre, figure de proue d'un nouveau quartier qui ouvre Paris sur le XXI^{ème} siècle. ■



Ci-dessus : Bernard Zehrfuss lors de la réception de Maurice Béjart.

Ci-contre : Musée archéologique de Lyon (1976).



Bernard Zehrfuss avait une voix claire.

Il parlait sans détours, sans hésitations, et, peut-être est-ce un trait de sa génération, sans longueurs.

Sur sa voix, sur sa parole, ni l'âge ni la maladie n'avaient semblé t-il eu de prise. Peut-être même sa voix s'était-elle éclaircie encore, en conservant sa gaieté sous-jacente et sa rapidité.

Chez beaucoup d'architectes, chez lui en tous cas il me semble, la voix, le dessin et la construction vont ensemble.

Sérieuse et réfléchie, l'architecture de Bernard Zehrfuss a aussi toujours été claire, aboutie. Belle le plus souvent, critiquable parfois, elle s'offre toujours sans feinte à la vue et au jugement.

Sa contribution aux bâtiments de l'Unesco, à la grande voûte du CNIT, mais plus encore son musée archéologique de Lyon, sont pour moi les choses les plus belles qu'il aura faites. Elles ne souffrent pas de la tyrannie de la production, si générale à l'époque. Ce sont des œuvres modernes, gaies, elles aussi sans détours ni hésitations.

Et c'est un très beau mouvement que la dernière des œuvres soit aussi la plus intérieure. Que ce musée de Lyon où se retrouvent tant de traits d'architecture reconnaissables, soit en même temps quelque chose de si nouveau et de si secret, un projet sans façade, qui pourtant ne se replie pas sur soi, mais dilate au contraire son espace et lance ses regards à l'extérieur.

L'œuvre s'achève dans une sorte d'introspection heureuse et grave.

La voix, quant à elle, se détache, heureuse et claire, jusqu'à s'éteindre.

Paul Andreu 18.11.96

Paul Andreu, architecte, membre de l'Académie des Beaux-Arts

Cher Bernard,

Au-delà de l'amitié, de l'affection que chacun d'entre nous en notre grande maison te portait et te portera toujours, au-delà de l'admiration que ton exceptionnelle carrière d'architecte t'avait permis de conquérir un peu partout dans le monde, c'est je le crois, pour beaucoup d'entre nous, pour tes amis si nombreux, pour tous ceux qui furent tes collaborateurs, cette qualité si rare que je pourrais définir ainsi, tu étais une «figure», une figure parce que les fées t'avaient donné une personnalité pétrie de courage, d'imagination : mais cette personnalité, malgré sa célébrité, était toujours celle de l'extrême simplicité des grands. Ton regard rempli de malice, d'intelligence et de bonté, chacun en prenait la lumière et en était rehaussé.

Je disais intelligence et bonté car il n'y a pas d'intelligence sans bonté, et je disais malice, car à travers toutes les ambitions humaines dont tu voyais s'entrecroiser les thèmes, tu as toujours su ne pas te prendre au sérieux, car tu savais que notre condition humaine se doit de prendre au sérieux nos responsabilités et nos travaux, tout en relativisant toujours ce que nous sommes, surtout lorsque comme toi, on parvient au plus haut niveau dans la société. Ainsi sont les grands, ainsi, Cher Bernard ta vie est un exemple. Un exemple aussi par tes œuvres. Les énumérer est impossible devant leur abondance et leur importance. Je veux simplement rappeler que tu as beaucoup construit en Afrique et bien sûr en France, que l'UNESCO, le CNIT, le grand musée de Fourvière à Lyon, entre autres, sont aujourd'hui des références, des références qui montrent avec éclat ton imagination créatrice et ton savoir technique. Tu fus un architecte visionnaire et humaniste. Souvent nous disions, nous nous rappelions que l'art, que la recherche, que la modernité ne peuvent apporter quelque chose de constructif à la société en perpétuel devenir, que si les deux notions de tradition et de modernité sont intimement liées dans la complexité des espoirs et des apparentes contradictions de l'homme. Tradition et modernité pour l'âme de ton travail, dévouement et bonté dans ta vie, Bernard notre ami, ton départ est une cruelle séparation, mais ton exemple restera pour ta famille dans la peine extrême, pour nous tes confrères de nos Académies, pour les jeunes artistes qui t'admirent, l'exemple du courage et de l'espoir. C'est un maître et un ami que nous pleurons aujourd'hui.

Hommage à Bernard Zehrfuss par Marcel Landowski, membre de l'Académie des Beaux-Arts, Chancelier de l'Institut en l'église Saint Germain des Prés à Paris, le 8 juillet 1996.

Le CNIT et sa voûte spectaculaire, l'Unesco et l'élégance de ses courbes sont des réalisations collectives, mais elles témoignent de l'ouverture d'esprit du grand patron que devint Bernard Zehruss. Il est alors l'un des architectes les plus célèbres de France, où il construisa d'ailleurs la quasi totalité de son œuvre.

Une œuvre si abondante qu'il est difficile d'en dresser une liste tant soit peu représentative : l'usine Renault à Flins (1958), l'ensemble de logements Le Haut du Lièvre - deux «barres» dominant Nancy -, l'hôtel du Mont d'Arbois à Megève, l'ambassade du Danemark à Paris, celle de France à Varsovie, plusieurs sièges sociaux de sociétés en Ile-de-France...

Mais ce futuriste était très attaché au passé. Sa passion pour les messages somptueux que nous a laissés l'Antiquité conduisit tout naturellement Bernard Zehruss à réaliser un musée à nul autre pareil, le musée de la Civilisation gallo-romaine à Lyon : inscrit dans la chair-même de la colline de Fourvière, il se développe harmonieusement autour d'un escalier central ; le visiteur, ayant traversé l'esplanade qui précède la basilique, pénètre dans ce lieu que l'on pourrait considérer comme un hommage rendu à nos ancêtres, hommage qui associe les plus nobles matériaux pour mieux mettre en relief mosaïques, statuaire, amphores, armes, bijoux, masques...

Chaque étage est dominé par de larges baies qui donnent, en contrebas, sur un charmant amphithéâtre, sorte de continuation du musée à moins qu'il n'en soit la sublime introduction. Zehruss n'a pas été enseignant, mais il laisse des leçons magistrales. Il est peu d'ordres ni d'académies qui ne l'aient accueilli, en France mais aussi en Tunisie et aux Etats-Unis. Jusqu'au crépuscule de ses jours, Bernard Zehruss fit preuve de courage, de force et de détermination. Il témoigna dans ses fonctions de Secrétaire perpétuel de la même curiosité, de l'ouverture d'esprit et de la rigueur intellectuelle qui animèrent toute son œuvre. Sa pensée, comme ses idéaux, excluait toute médiocrité. Son apparence physique, son élégance, son raffinement, tout en lui montrait qu'il était de la race des seigneurs.

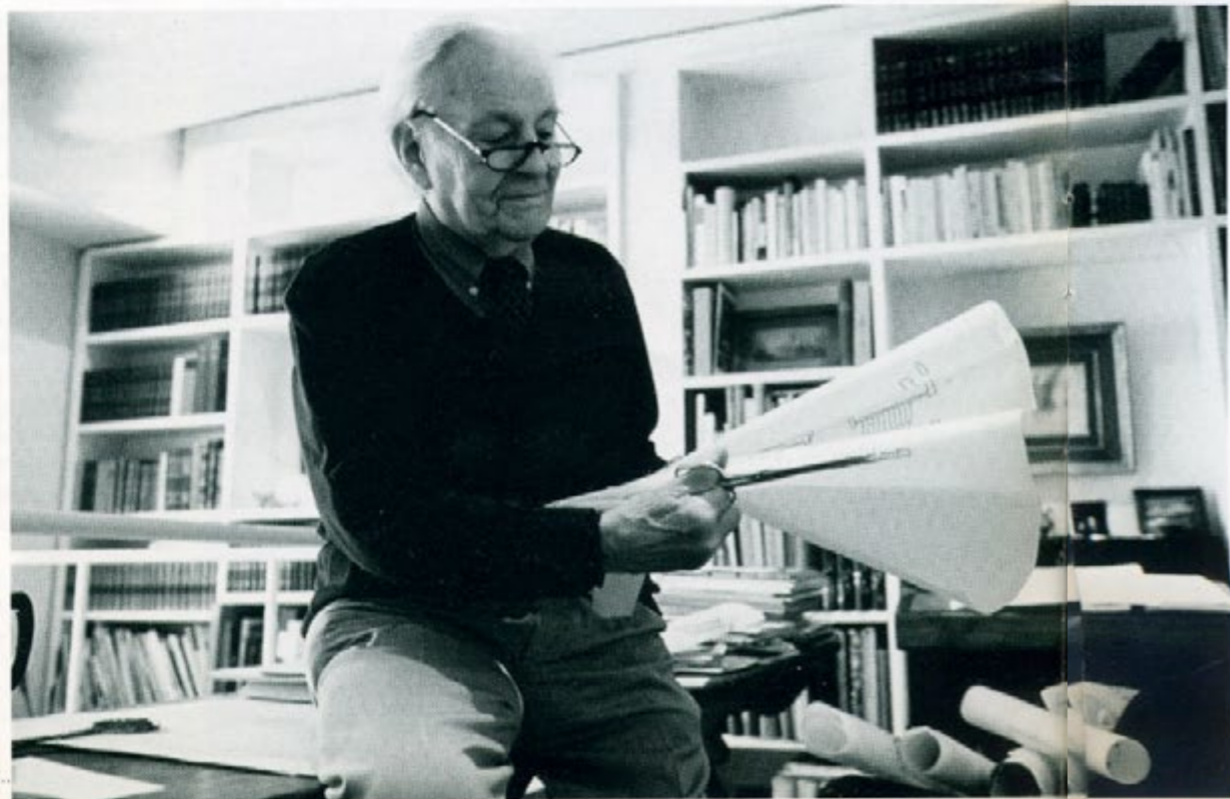
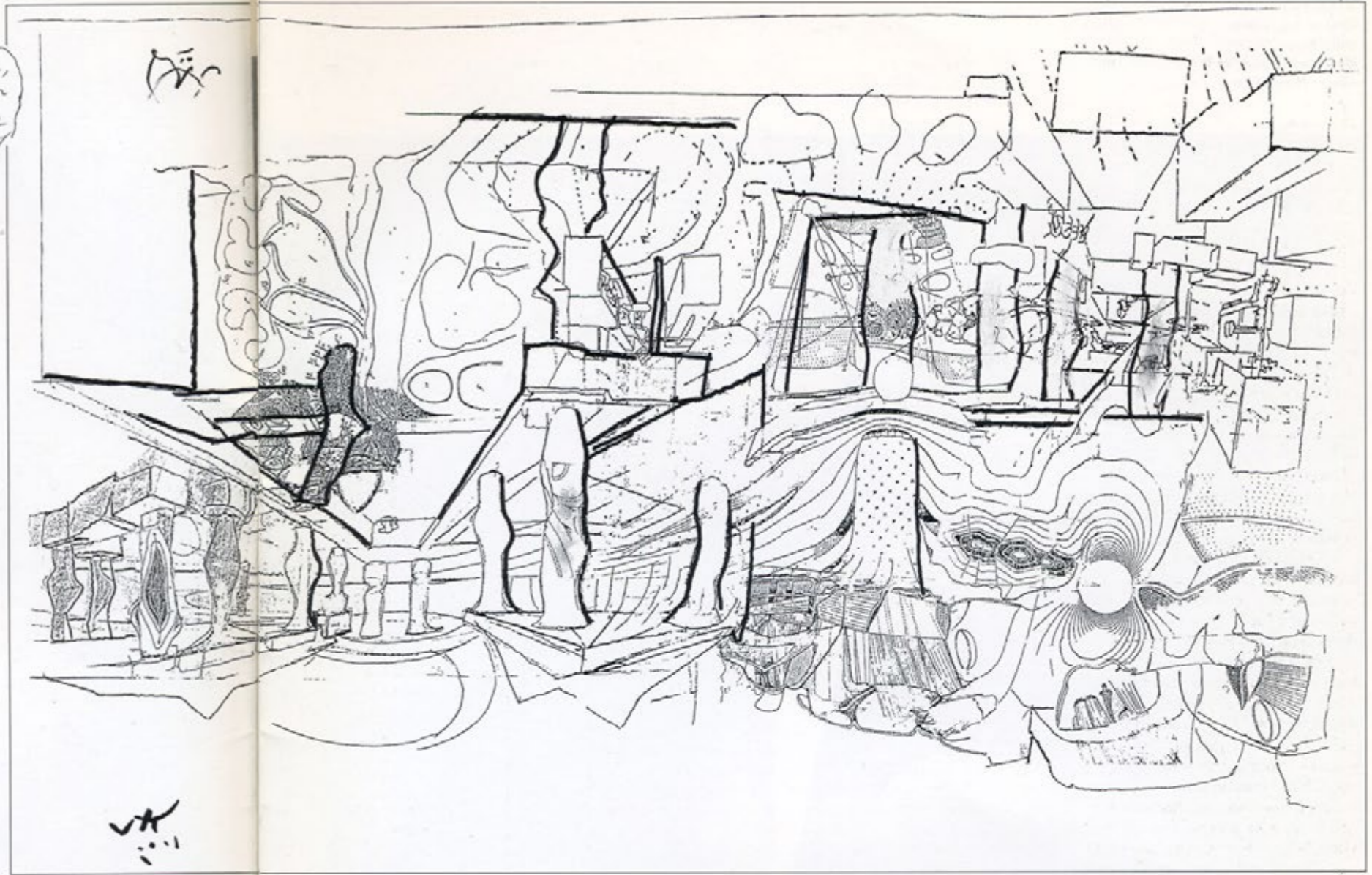
Quelques témoignages de ceux qui l'ont côtoyé, apprécié et aimé.

A droite :
-Architecture du temps présent-, Matta
Ci-dessous :
Bernardo Valli,
journaliste,
correspondant en France
de La Repubblica (Italie).
En bas à droite :
Patrick Modiano,
écrivain.

Bernard Zehruss avait une grande vertu : la légèreté, qui est une qualité dans l'art comme dans la vie. Légèreté entendue comme une capacité de soustraire du poids à tout ce qui nous entoure et à ce qui est en nous. Pour que cette légèreté soit une valeur et non un défaut, elle se doit d'être en opposition à la pesanteur et à l'inertie du monde. C'est la capacité, d'après Italo Calvino, d'échapper à tout ce que le spectacle du monde a de dramatique et de grotesque. Bernard Zehruss avait cette qualité-là. Non que dans son for intérieur il fût sans tourment. Sa sensibilité l'exposait à la douleur et sa susceptibilité le poussait à des sentiments forts mais il savait leur ôter toute pesanteur. Cette même légèreté se trouve dans ses dessins et ses réalisations d'architecte.

Bernardo Valli

Le site des l'été liges,
voilà quelques lignes par
Bernard, il est à l'œuvre



Bernard Zehruss

Je regarde quelques photos de Bernard Zehruss à différentes époques de sa vie : A l'école, au service militaire, et le jour où, vainqueur du Grand Prix de Rome, il est parti en triomphe par tous ses camarades des Beaux-Arts ; quelques années plus tard, quand il dirigea les premiers travaux de reconstruction de la Tunisie ; plus tard, encore, au milieu de discs chantants : le CNIT, l'Unesco, le musée de Lyon...

Et sur toutes ces photos, je retrouve ce mélange de gaieté, d'indépendance et de malice qu'il faut bien appeler la grâce française.

Une rigueur et une acuité de jugement dans son travail et un goût particulier pour le dessin architectural, le rangant parmi les rares talents les plus forts de la construction, dans

cette dernière moitié du siècle. Mais derrière sa réussite professionnelle, se cache un homme à la modeste échelle, qui n'oublie jamais d'aimer et de goûter la vie et d'en faire son chef d'œuvre. Cette vie qu'il a voulue toujours pleine de tolérance et de générosité, ouverte sur le monde et sur les autres.

Cette vie qu'il regrette de quitter mais qu'il a quittée sereinement pour aller rejoindre l'étoile, qui, dans l'autre monde, l'attendait.

Il est parti, entouré de tous ceux que l'aimant, des artistes qui étaient sa famille d'élection, son ami de Sidney Bechet, à l'église de Saint Germain des Prés.

Patrick Modiano

Arnaud d'Hauterives
devant *Impression,
soleil levant (1873),
de Claude Monet,
Musée Marmottan*



ARNAUD D'HAUTERIVES

Pour la première fois, c'est un artiste plasticien qui accède à la fonction de Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Premier Grand Prix de Rome en 1957, peintre officiel de la Marine nationale depuis 1981, membre de notre Compagnie depuis 1984, Conservateur du Musée Marmottan depuis 1988, Arnaud d'Hauterives est une personnalité multiple. Grand voyageur, inlassable découvreur des civilisations les plus diverses et des cultures les plus mystérieuses, amateur d'arts de toutes les régions du globe, mais aussi peintre au raffinement poétique, et dynamique chef d'entreprise culturelle. Portrait, par Pierre Dehaye, membre libre de l'Académie des Beaux-Arts.

HAUTERIVES, c'est d'abord une famille, qui émigre pour le nouveau monde, au début du dix-huitième siècle, abandonnant à la ruine un château daté du douzième siècle, dont les restes s'élèvent encore, dans le nord du département de la Drôme, non loin du "Palais idéal" du Facteur Cheval - ce seul exemple au monde, semble-t-il, d'une œuvre d'architecture naïve.

Vers 1740, un ancêtre d'Arnaud d'Hauterives est, en Louisiane, Gouverneur pour le roi de France des Territoires indiens. Par la suite, Napoléon ayant vendu la Louisiane en 1803, les Hauterives devinrent citoyens américains. L'arrière grand-père d'Arnaud épousa une américaine d'origine irlandaise. Son grand-père, né à la Nouvelle-Orléans, est ingénieur chimiste œnologue. Il vient donc souvent en Europe, et il épouse une Andalouse ; celle-ci l'accompagne dans ses déplacements et met au monde, à Marseille, en 1896, un garçon, prénommé Jacques. La famille s'installe finalement à Bordeaux, capitale œnologique s'il en est.

Ce Jacques a dix-huit ans en 1914. Dès le début de ce qui sera "la grande guerre", il s'engage dans l'armée française et, à la nationalité américaine, ajoute celle de ses ancêtres.

Il cantonne souvent à Braine, village du département de l'Aisne, non loin du fameux "Chemin des Dames" (moins célèbre parce que les filles de Louis XV l'empruntaient pour aller chez leur Dame d'honneur, qu'à cause des combats meurtriers qui s'y déroulèrent en 1917 et 1918 - combats auxquels participa Jacques d'Hauterives).

Dès la paix revenue, celui-ci, qui a d'abord trouvé un emploi dans l'Administration des Régions libérées, s'installe à Braine et y épouse une jeune fille du pays, laquelle, après avoir été la maman de deux filles, sera celle d'Arnaud, le 26 février 1933'. Celui-ci, dans

les moments qui suivirent sa récente élection comme Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, intrigua quelques personnalités immédiatement venues pour le féliciter : il avait disparu. Peu après, il était de retour, ayant voulu, avant tout, téléphoner à sa maman qui attendait le résultat du scrutin.

Mais revenons aux années 1930. Le père d'Arnaud avait, très vite, trouvé une situation de directeur commercial dans une usine américaine de Courbevoie. Il était cependant, par nature, très ouvert aux arts et l'atmosphère familiale en bénéficiait. Plus encore lorsqu'il devint, en 1944, administrateur à la SACEM². Quant à Arnaud, il était allé en classe dès l'âge de quatre ans. A douze ans, on l'envoie au Collège Saint Joseph de Reims, tenu par les Jésuites, puis, à partir de la classe de 4ème, au Collège moderne et technique.

Durant toute sa scolarité, en chaque fin d'année,



Arnaud est abonné à deux "Premiers prix" : géographie et dessin. Deux passions. Toujours et partout il dessine, quand il ne dévore pas atlas et ouvrages d'ethnologie.

Epris cependant de vol à voile, il obtient, à seize ans, le brevet élémentaire d'aviation et veut devenir pilote de chasse. Las ! au second degré, on l'ajourne, pour un doute sur l'aptitude respiratoire.

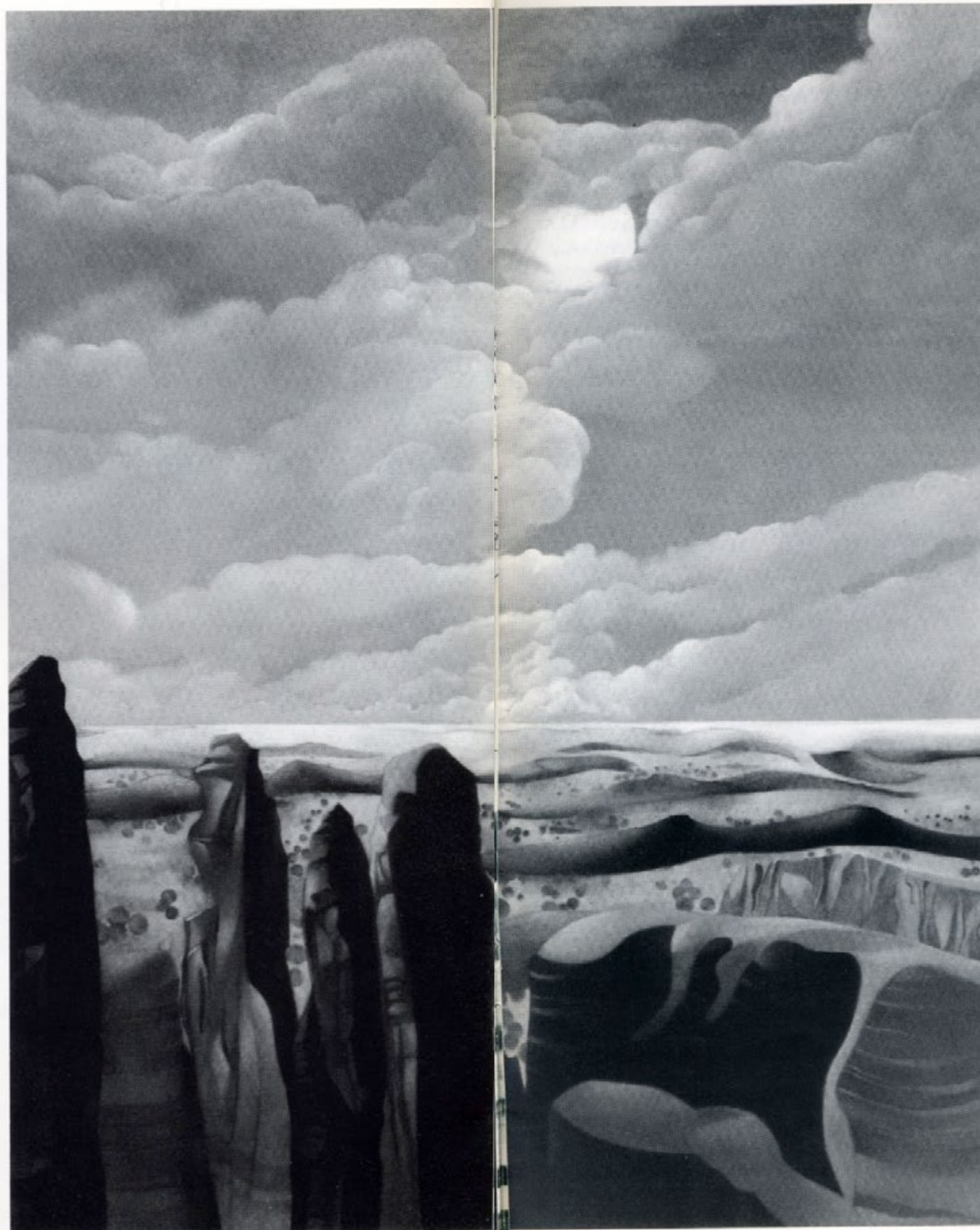
Il faut meubler l'année d'attente. Sa mère lui suggère l'École des Beaux-Arts de Reims. Année déterminante : totalement mordu, Arnaud a trouvé sa vraie voie.

Mais voici la famille endeuillée : son père, au bord d'une route, est tué par un chauffard.

Afin de pouvoir persévérer dans ses études aux Beaux-Arts, Arnaud, sans que ses maîtres et camarades s'en doutent, va, le matin, faire le ménage au Bazar de l'Hôtel de Ville ; le soir, il est surveillant dans une institution privée ; entre temps, il s'échappe de l'atelier pour gagner ses repas en faisant "la plonge" au restaurant universitaire ; pendant les vacances, il est moniteur de "colo" ; et, si les fins de mois restent difficiles, il va peindre des feuillages et des oiseaux sur des chapeaux de paille.

La Providence - et sa promptitude à saisir les occasions - lui permettent d'assouvir sa seconde passion : celle d'ethnologie.

Les catastrophes peuvent avoir de bons petits côtés : l'exode de 1940 l'avait entraîné quelques semaines en Corrèze : découverte ! Quinze années plus tard, la Ville de Reims, pour le récompenser du diplôme de l'École régionale, lui offre un voyage en Grèce, y compris les îles : première évasion de l'hexagone ! Après le Prix de Rome, le voici désigné, avec quelques autres, pour représenter



America,
150 x 100,
New Orleans
Museum of Art

la France au Festival de la Jeunesse, à Moscou, en 1957. Puis, pour parachever une thèse sur Jérôme Bosch, la Hollande lui accorde une bourse de séjour... D'occasion en occasion, il parcourt le monde. Cela deviendra une habitude quand, en 1981, il aura été nommé peintre officiel de la Marine nationale.

Concurremment, sa bibliothèque s'est gorgée d'innombrables ouvrages dévoilant les civilisations les plus diverses et les cultures les plus mystérieuses. Il est membre actif, bien sûr, de la Société de géographie.

Cette érudition nourrit son art, par le biais de secrètes alchimies. Hors toutes manifestations de pittoresque ou de référence documentaire, sa peinture baigne dans une épiphanie de poésie.

Au service de celle-ci, il a mis un métier acquis avec une scrupuleuse exigence, lequel lui permet d'exprimer, en de lentes maturations, des carnations pulpeuses, des lumières nuancées, raffinées par de savants glacis. Des techniques strictement personnelles donnent ainsi naissance à un univers totalement sien, doué d'une vie péremptoire, mais qui garde toujours quelque mystère. L'homme et l'artiste Arnaud d'Hauterives, c'est tout comme : derrière un paravent de gentillesse et de courtoisie, il sait toujours ce qu'il veut - et plus encore, si possible, ce qu'il ne veut pas.

En 1984, il devient membre de l'Académie des Beaux-Arts. Dès 1987, il est élu président de la Compagnie et le sera, de nouveau pour les années 1991 et 1996.

Entre temps, Yves Brayer, membre de l'Académie depuis plus de trente ans, atteint par une maladie qui l'emportera deux années après, a demandé, en 1988, qu'on le décharge de la responsabilité de la Fondation Marmottan dont il est président et Conservateur du Musée. Sur sa suggestion, Arnaud d'Hauterives est désigné pour prendre sa succession.

Depuis huit années, avec une activité intense, Hauterives s'adonne à cette tâche - avec, également, un succès éclatant. Tout en sauvegardant l'esprit patricien des lieux, il a conduit le Musée et la Bibliothèque Marmottan à une modernisation fonctionnelle profonde, en particulier pour la présentation et l'éclairage des collections permanentes, aussi bien que pour le renouvellement d'expositions temporaires et l'ouverture à un public élargi.

Cette mue a exigé des dépenses considérables. Pour y faire face Arnaud a su, à l'occasion de déplacements au Japon, en Chine (Taiwan), en Amérique, intéresser des mécènes aux richesses dont la responsabilité lui était confiée, ainsi qu'aux aménagements et embellissements dont leur présentation était susceptible. Sans abandonner totalement sa vocation première de peintre, nécessaire à son équilibre profond, il a dû affecter celle-ci de lourds sacrifices pour parvenir à de telles réalisations.

L'œuvre ainsi accomplie laisse heureusement augurer des responsabilités nouvelles qui viennent, pour la première fois depuis la création de l'Institut de France, d'être confiées à un peintre.

Pierre Dehaye
Membre de l'Académie des Beaux-Arts.

¹ et encore, par la suite, d'un autre garçon.

² Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

MARCEL CARNÉ, DE L'IMAGINAIRE AU RÉEL

Marcel Carné, membre de la Section des Créations artistiques dans le Cinéma et l'Audiovisuel

DE L'IMAGINAIRE *Quai des Brumes* au bien réel *Quai de Conti*, la France déplore la disparition de Marcel Carné, survenue le 31 octobre dernier. Avec le départ de son confrère, René Clément, voilà notre Compagnie privée d'artistes qui ont su donner au cinéma français ses lettres de noblesse.

A ce titre, il fut le premier cinéaste à entrer parmi nous. Notre Académie s'ouvrait ainsi au 7ème Art auquel elle décida, quelques années plus tard, de consacrer une section à part entière. Par sa seule présence, il fut l'initiateur d'une ouverture que nous ressentions comme une nécessité.

Né à Paris le 18 août 1906, il occupe, dès 1928, des fonctions d'assistant, de Jacques Feyder et de René Clair. Il réalise son premier long métrage, *Jenny* en 1936, et entame avec Jacques Prévert une collaboration qui durera une dizaine d'années.

Ses nombreuses œuvres s'inscrivent parmi les plus belles pages du 7ème Art : *Drôle de drame* (1937), *L'Hôtel du Nord*, *Quai des Brumes* (1938), *Le jour se lève* (1939), *Les visiteurs du soir* (1942), *Les enfants du Paradis* (1944), *Les portes de la nuit* (1946), *La Marie du Port* (1949), *Juliette ou la clef des songes* (1950), *Thérèse Raquin* (1953), *Les tricheurs* (1958), *Terrain vague* (1960), *Du mouron pour les petits oiseaux* (1963), *Trois chambres à Manhattan* (1965), *Les jeunes loups* (1968), *Les assassins de l'ordre* (1970), *La merveilleuse visite* (1974), *La Bible* (1977).

Chacune de ses réalisations lui apportera, de film en film, renommée et récompenses internationales tant en France (Paris, Cannes, Prix Louis-Delluc, Grand Prix du Cinéma de la Société des Auteurs) qu'en Italie, au Japon et aux Etats-Unis.

Son œuvre monumentale lui vaut aussi de hautes distinctions et décorations décernées par L'Etat : Grand Officier de la Légion d'Honneur, Grand Croix dans l'Ordre national du Mérite, Commandeur dans l'Ordre des Arts et des Lettres.

Il est le premier cinéaste académicien des Beaux-Arts.

En effet, l'Académie des Beaux-Arts l'élit dès 1979 dans la section des Membres libres, six ans avant la création officielle de la section de Créations dans le Cinéma et l'Audiovisuel dont il deviendra membre en 1985.

Maître d'œuvre exemplaire, Marcel Carné a témoigné d'un rare talent dans la beauté de ses images, toujours émouvantes, de même que dans le choix de ses acteurs, scénaristes, dialoguistes et autres collaborateurs et amis : Alexandre Trauner pour les décors, Joseph Kosma

pour les musiques, et encore ces jeunes talents qu'il contribua à révéler : Jean-Paul Belmondo, Laurent Terzieff, figures étranges, troublantes dans *Les tricheurs*. Il faut dire que ses maîtres en matière de cinéma, ceux qui l'ont inspiré et en quelque sorte guidé par l'admiration qu'il leur vouait, étaient des géants : Fritz Lang, Murnau, Howard Hawks, Josef von Sternberg. Du reste, résolument tourné vers les Etats-Unis où ces grands hommes achevèrent leur carrière, Marcel Carné fut nommé citoyen d'honneur de la ville de Miami de la même façon qu'il a son musée à Boston.

Couvert d'honneurs, Marcel Carné sut toutefois rester discret. Sa présence, son allure bonhomme, sa rondeur nous enchantaient. Ce petit homme discret, qui reçut Le Lion d'Or de la

Biennale de Venise pour l'ensemble de son œuvre, portait des jugements toujours humains. Ses films reflètent bien son souci de prendre fait et cause pour les humbles, les petits, les sans-grades. Il prônait l'amour, la tendresse contre les contraintes avilissantes ; il défendait le monde ouvrier contre un capitalisme abusif ; «il était du côté des enfants contre les écoles, des arbres contre l'arboriculture, des dieux contre le péché originel», comme l'écrit si justement un grand historien du cinéma. Enfin, toute son œuvre était empreinte de poésie.

Marcel Carné s'en est allé. Il restera l'une des grandes figures de l'histoire du cinéma mondial. Le 7ème Art, notre Académie, ses nombreux amis éprouvent une profonde douleur.



JEAN-LOUIS FLORENTZ

Installation le mercredi 23 octobre 1996.

ÉLU, LE 5 AVRIL 1995, membre de la section de composition musicale, au fauteuil de Raymond Gallois Montbrun, Jean-Louis Florentz est né le 19 décembre 1947 à Asnières. Compositeur indépendant, créateur exigeant vis-à-vis de lui-même, à l'écart de toutes les modes, il a su créer un monde musical original tout en étant redevable aux maîtres du passé. Profondément lyrique et flamboyante, reflet d'un imaginaire marqué par une double culture, occidentale et extra-occidentale, sa musique est une invitation au voyage. Instrumentale ou vocale, elle sous-entend généralement un récit, d'ordre allégorique ou symbolique à la manière des contes africains de tradition orale ou des mystères du Moyen-Âge.

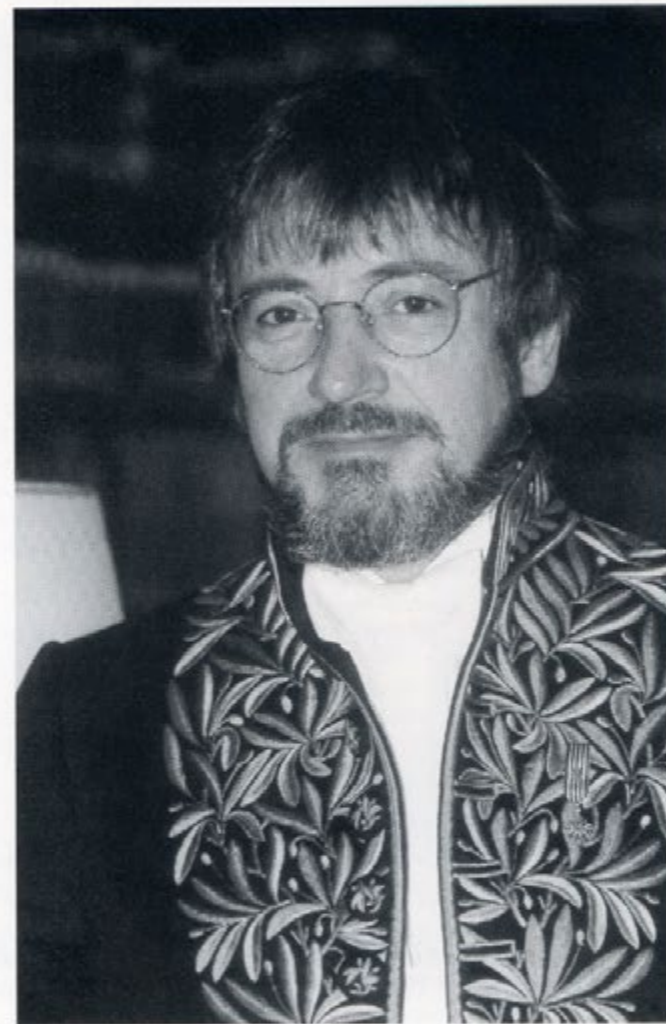
Organiste de formation, Jean-Louis Florentz a été marqué durant son adolescence par les œuvres de Jehan Alain, Charles Tournemire, Maurice Duruflé et Olivier Messiaen, et plus tard par Machaut, Bach, Wagner, Debussy et Stravinski. Cependant, l'un des chocs les plus importants fut, pour lui, la découverte de l'œuvre d'Henri Dutilleux par l'écoute de la Seconde Symphonie. Très tôt va s'affirmer la volonté d'entreprendre un parcours personnel, à l'écart de toute idéologie dominante. Le passage dans la classe d'Olivier Messiaen, en 1971, ne fera que renforcer ce sentiment. Il quitte le Conservatoire en 1973, après avoir passé un an dans la classe de Pierre Schaeffer où il renforce son souci d'intégrer une recherche sur le timbre tout en restant attaché aux fonctions de tension et de résolution propres à la musique tonale. A cette époque,

une telle prise de position impliquait pour un jeune artiste le risque de ne pouvoir faire jouer sa musique. Parallèlement à ce parcours atypique, attiré dès son enfance par le Proche-Orient et par le continent africain (et particulièrement est-africain), il entreprend plusieurs voyages lui permettant de découvrir la richesse des musiques de ces régions du monde. Il apprend à connaître des traditions différentes des nôtres et trouve dans ces cultures des résonances à sa sensibilité créatrice.

Pour lui, l'évolution de la musique ne peut plus être envisagée du seul point de vue occidental. La volonté de développer un discours musical sur une base «transculturelle» traduit une ouverture au monde et une recherche d'éléments permanents dans la nature humaine. Allant à l'opposé de certaines tendances actuelles, réunies sous l'appellation de «world music», consistant à mélanger plusieurs sources musicales sans en avoir une connaissance précise, la démarche de Jean-Louis Florentz vise à intégrer les qualités intrinsèques de ces «modèles» dans son processus créateur.

Le souci de la forme, l'importance et l'expression lyrique du chant vocal ou instrumental, la recherche de la couleur et de la beauté harmonique dans son œuvre rattachent cependant ce créateur à une certaine «tradition française» et à une filiation esthétique allant de Debussy et Paul Dukas aux œuvres de Dutilleux et de Maurice Ohana.

Jean-Pierre Choletton, musicologue



L'église Notre-Dame de Toutes Grâces à Assy

Maurice Novarina, architecte, membre de l'Académie des Beaux-Arts

EN 1935, NAÏT L'IDÉE de faire construire une église au plateau d'Assy, alors village de sanatoriums dont le principal était celui de Sancellemoz, où l'on rencontrait déjà des personnalités célèbres du monde des arts, de la littérature et de la musique.

Le projet qui m'est confié doit respecter le magnifique site montagneux : en face de la chaîne dentelée étincelante du Mont-Blanc, il fallait un édifice robuste, solidement ancré au sol, capable d'affronter les lourdes charges de neige, les grands vents des hauteurs, pour défier les hivers rigoureux et d'éventuels glissements de terrain. Il fallait surtout que cette arche immobile, soulevée par la verticale contrôlée d'un clocher massif,

ses bras à tous les hommes... » ; à gauche du porche, nous admirons un bénitier de Benoît Coignard.

Les fonts baptismaux, sous le clocher, sont décorés par Chagall : Moïse ouvre le passage de la Mer rouge. Nous lui devons aussi deux bas-reliefs et deux vitraux. La cuve baptismale, en marbre de Carrare, est de Signori. Germaine Richier exécute un Christ, qui respire tendresse et sécurité, mais qui a été extrêmement discuté. Georges Rouault conçoit cinq vitraux où le thème commun est la Passion, la souffrance, la maladie.

Au-dessus de l'entrée, nous admirons trois vitraux de Bazaine : Sainte-Cécile, Saint-Grégoire et le roi David.

En pénétrant dans la nef, nous sommes saisis par

l'œuvre visionnaire de la tapisserie de Lurçat : la Femme et le dragon s'affrontent dans le duel décrit par l'Apocalypse. De chaque côté : l'arbre de vie au Paradis terrestre avec les quatre règnes de la création et l'arbre de Jessé.

Au-dessus des autels secondaires, à gauche : une céramique de Matisse représente Saint-Dominique, à droite, un tableau de Bonnard représente Saint-François de Sales. La nef est ornée d'une dizaine de vitraux dus à plusieurs artistes : le père Couturier - archange Raphaël, Sainte-Véronique,

Saint-Vincent de Paul ; Paul Bony - Saint-Pierre et plusieurs vitraux exécutés à partir de cartons de Rouault ; Brianchon - Saint-Louis, Jeanne d'Arc ; Adeline Hebert-Stevens - Notre-Dame des Sept Douleurs ; Bercot - Saint-François d'Assise.

Claudine Bereckel, sculpteur, a réalisé une médaille de Notre-Dame de Toutes Grâces.

Dans le village d'Assy, de nombreuses manifestations eurent lieu par la suite, dans tous les domaines de l'art, dont un symposium de sculpture où s'inscrit une œuvre de notre confrère Albert Féraud, de l'Académie des Beaux-Arts.

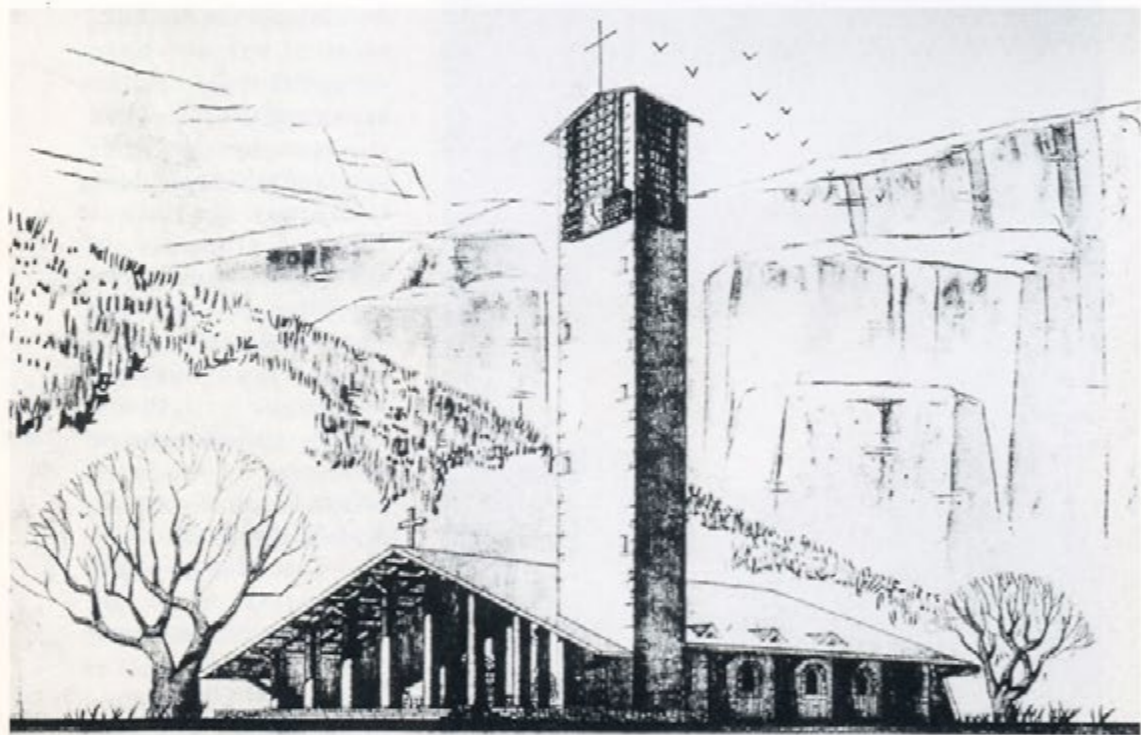
Ainsi, de grands artistes, quelles que fussent leurs sensibilités confessionnelles, nous apportèrent leur talent dans le cadre unique de cette église.

Cette épopée architecturale constitue un solide fondement à l'édification des nombreuses églises que j'eus la joie de construire de 1951 à 1988.

Le 16 octobre 1996.

puisse s'intégrer sans heurt dans la tectonique du lieu. Commencée en 1938, l'église est ouverte au public en 1943. De 1943 à 1945, s'effectue toute la décoration de la crypte. Le peintre Kyjko représente la Cène sur toile marouflée. Théodore Stravinsky réalise deux mosaïques (Sainte-Thérèse de Lisieux et Saint-Joseph). Le tabernacle est signé par Claude Mary. Autour de la crypte, Marguerite Hure réalise seize petits vitraux sur des thèmes eucharistiques. Le sculpteur savoyard Demaison orne les huit contre-fiches des arbalétriers de la charpente. Ensuite, en 1945, la décoration du mur de façade est envisagée. Le projet du peintre Zelmann n'est pas exécuté car celui-ci décède. C'est à Fernand Léger que revient la décoration du mur dont l'immense mosaïque est réalisée par Gaudin. Au milieu des motifs empruntés aux litanies apparaît de façon saisissante le visage épuré de la Vierge.

A droite du porche, une sculpture de Lipchitz marque l'entrée des fonts baptismaux : «La Mère de Dieu ouvre



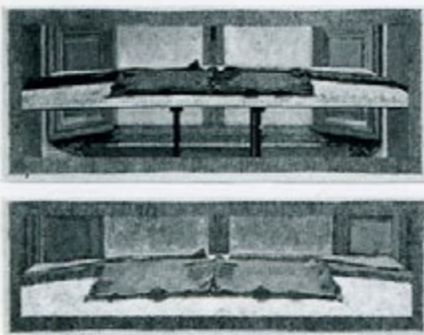
Projet de l'Église Notre-Dame de Toutes Grâces sur le plateau d'Assy

prix et concours

Prix de peinture et Prix de musique 1996 de la Fondation Simone et Cino Del Duca

La Fondation Simone et Cino Del Duca s'est associée à l'Académie des Beaux-Arts pour créer deux Grands Prix, l'un pour la Musique, l'autre pour les Arts plastiques.

Le Prix consacré aux Arts Plastiques, doté de 250.000 F, est annuellement attribué, en alternance, à un peintre ou à un sculpteur. Après une pré-sélection parmi 19 candidats, 9 peintres ont été invités à présenter leurs œuvres. C'est une jeune artiste-peintre de 26 ans, Julie Polidoro, qui vient de se voir décerner par l'Académie des Beaux-Arts cette récompense.



Née à Cannes en 1970, diplômée de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts où elle étudia dans l'atelier de Pierre Carron, Julie Polidoro a obtenu en 1994 le Prix Anne-Elisabeth Gazzia, le Grand Prix de Peinture au Salon des Artistes Français et le Prix Pierre Cardin.

Le Grand Prix de Musique est destiné à récompenser un musicien, français ou résidant en France. Ce prix doté de 250.000 F est attribué annuellement, par alternance, à un interprète et à un compositeur.

A partir d'une formation instrumentale imposée et d'une durée déterminée, 14 musiciens ont présenté leur œuvre. Le Prix de Musique 1996 vient d'être décerné, sur concours, à Patrick Burgan pour Les sept dernières paroles du Christ. Né en 1960 dans l'Isère, Patrick Burgan commence au Conservatoire de Toulouse ses études musicales (piano, musique de chambre, écriture) qu'il poursuit au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris. Il obtient en 1988 un premier prix d'orchestration et un deuxième prix d'analyse, puis en 1990 un premier prix de composition qui lui ouvre l'accès au troisième cycle dans la classe de Gérard Grisey.

Lauréat de plusieurs concours de composition dont les Concours H. Dutilleul et A. Jolivet (1993), il a obtenu des commandes de diverses institutions telles que Radio-France, l'Ensemble Itinéraire... Pensionnaire de la Casa de Velazquez à Madrid de 1992 à 1994, il est actuellement Maître de conférences associé à l'Université de Toulouse.

Prix de chant choral Liliane Bettencourt

L'Académie des Beaux-Arts vient de décerner son Prix annuel de Chant Choral Liliane Bettencourt, d'un montant de 250.000 F, à la Maîtrise de Garçons de Colmar.

Créé en 1990 par la Fondation Bettencourt-Schueller pour participer au développement et à la promotion de l'art musical français dans le monde en encourageant les associations pratiquant le Chant Choral, ce prix de 250.000 F est devenu une consécration prestigieuse. Créée en 1985 et composée de 50 choristes, la Maîtrise de Garçons de Colmar est dirigée par Arlette Steyer, formée à la Maîtrise de Radio-France et

membre des Arts Florissants avec lesquels elle a enregistré de nombreux disques. Le répertoire de cette École maîtrisienne s'étend du grégorien à la musique contemporaine, avec une large palette d'œuvres baroques. Lauréate du Prix Palestrina, elle participe à des festivals internationaux de renom et se produit aussi avec l'Orchestre Philharmonique de Strasbourg.

Prix de portrait Paul-Louis Weiller

L'Académie des Beaux-Arts met au concours Les Prix de Portrait Paul-Louis Weiller.

Créé en 1971 par le Commandant Paul-Louis Weiller, Membre de l'Académie des Beaux-Arts, ce concours international a pour objet de maintenir et susciter chez les artistes l'intérêt et le goût de l'Art du Portrait.

En 1997, selon l'alternance prévue par le règlement de ces prix, ce concours est réservé à la Peinture.

Il est doté de cinq prix :

- Un Grand Prix, d'un montant de 100.000 F, destiné à un peintre sans limite d'âge.
- Un Deuxième et un Troisième Prix, respectivement de 45.000 F et de 25.000 F, destinés à des artistes n'ayant pas atteint 35 ans au 1er janvier 1997.
- Deux Prix de 15.000 F chacun, dits «Prix spécial du Jury» dont l'un réservé à un peintre n'ayant pas atteint l'âge de 25 ans.

Parmi ces cinq prix, deux au moins (dont obligatoirement l'un des trois premiers prix) seront attribués à des artistes étrangers. Date limite d'inscription : le 27 janvier 1997. Les informations doivent être demandées jusqu'au 22 janvier, par écrit au Secrétariat de l'Académie des Beaux-Arts, 23 quai de Conti, 75006 Paris.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS a tenu sa Séance publique annuelle le mercredi 20 novembre 1996, à 15h30, sous la Coupole de l'Institut de France.

Selon la tradition, le Président, Jean Cardot, a rendu hommage à Jacques Despierre, René Clément, Jacques Couëlle, Bernard Zehrfuss et Marcel Carné, décédés depuis la dernière Séance publique.

Le Vice-Président, Christian Langlois, a proclamé le palmarès des nombreux prix décernés au cours de l'année par l'Académie.

L'ensemble de ces concours et prix représente une somme de 1,8 MF, parmi lesquels on note : le Grand Prix d'Architecture (120 000 F + 50 000 F de la Mutuelle des Architectes), décerné à Frédéric Roda - le Prix de Portrait Paul-Louis Weiller (70 000 F) décerné à Claude Mary - le Prix de Dessin Pierre David Weill (30 000 F) décerné à Anne Perrissol - le Prix de Chant Choral

Liliane Bettencourt (250 000 F) décerné à la Maîtrise de Garçons de Colmar - le Prix de Peinture (250 000 F) et le Prix de Musique (250 000 F) de la Fondation Simone et Cino del Duca décernés respectivement à Julie Polidoro et Patrick Burgan. - les Prix Pierre Cardin (5 x 50 000 F : peinture, sculpture, architecture, gravure et composition musicale).

Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel, a prononcé un discours traitant de «L'Académie des Beaux-Arts à l'aube du troisième millénaire».

Au cours de cette séance, les parties musicales ont été assurées par la Maîtrise de Garçons de Colmar, dirigée par Arlette Steyer (Prix de Chant Choral Liliane Bettencourt) et par des jeunes instrumentistes de l'Orchestre du Conservatoire Supérieur de Paris-C.N.R., sous la direction de Laurent Petitgirard. Au programme : Villa-Lobos, Bouzignac, Bruckner et Enesco.

(suite de la page 1) A cet égard, il déplorait la progressive disparition des ateliers, lieux d'émulation extrêmement créatifs pour les jeunes architectes qui avaient l'occasion d'y confronter leurs talents. Il y avait lui-même été formé par son maître Emmanuel Pontremoli, et croyait beaucoup aux vertus de l'apprentissage du métier au sein de ces ateliers générateurs d'un enseignement actif et fécond. C'est une des raisons pour lesquelles il était un infatigable promoteur de la Casa de Velazquez à Madrid. Il était également très soucieux d'urbanisme, objet de son dernier discours, intitulé «Des villes», prononcé en séance publique sous la Coupole le 15 novembre 1995. Il fut à l'origine des manifestations organisées par notre Académie à l'occasion du Bicentenaire de l'Institut de France et tout particulièrement de l'exposition «L'Académie des Beaux-Arts aujourd'hui» présentée à l'Espace Cardin, qui à travers les réalisations des membres des différentes sections en transmettait l'esprit et la diversité. Longtemps nous nous souviendrons de l'intelligence de ses propositions, de la pertinence de ses jugements, de l'enthousiasme et de la joie profonde qu'il savait communiquer à ceux qui travaillaient avec lui. Arnaud d'Hauterives lui succède aujourd'hui à la fonction de Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Avec lui, nous nous attacherons désormais à poursuivre et à faire évoluer cette «Lettre» dans la direction initiée par Bernard Zehrfuss, afin de la rendre encore plus vivante, actuelle, à l'écoute des grands et petits événements qui sont et qui font la vie de notre Académie. Bernard Zehrfuss nous a quittés. Il va nous manquer.

calendrier de l'Académie

Peintres, sculpteurs et graveurs de l'Académie des Beaux-Arts, Galerie Malaval à Lyon jusqu'au 26 janvier 1997.

Exposition des esquisses du Grand Prix d'Architecture 1997, Salle Comtesse de Caen, Institut de France, les 24 et 25 janvier 1997.

Exposition des œuvres sélectionnées pour le Prix de portrait Paul-Louis Weiller 1997, Salle Comtesse de Caen, Institut de France, du 27 février au 8 mars 1997.

calendrier des académiciens

Pierre Carron
Présentation exceptionnelle du vitrail (3m x 5m) La Sainte Croix, réalisé sur commande de la D.R.A.C. d'Orléans sur proposition de l'architecte J. Moulin, dans les ateliers Gaudin, à la Galerie Piltzer à Paris, du 20 décembre au 11 janvier 1997. Ce vitrail sera posé en la Cathédrale d'Orléans fin janvier 1997.

Jean Carzou
Exposition personnelle organisée par la Ville du Cannet (Alpes-Maritimes), du 18 janvier au 25 mars 1997.

Marcel Landowski
Portrait de Marcel Landowski, sur ARTE, le 15 janvier 1997.
Quatuor dit L'Interrogation, par le Quatuor Enesco, Salle Gaveau, le 22 janvier 1997.

Georges Rohner
Œuvres récentes, à la Galerie Framond à Paris, jusqu'au 1er janvier 1997.

Iannis Xenakis
Windungen-Retours, Conjunto Iberico, Elias Aricuren (vic), à La Haye, le 22 décembre 1996 et à Amsterdam, le 11 janvier 1997.
Epicycle, par l'Ensemble Xenakis, à Middelburg, le 1er janvier 1997.
Psappa, avec Daniel Ciampolini (percussion), à l'IRCAM - XXème Anniversaire de l'EIC, à la salle des concerts de la Cité de la Musique, le 11 janvier 1997.
Légende d'Eer, Concerts UPIC, à Paris, le 13 janvier 1997.
Rebonds, avec Steven Schick (percussion solo), à Los Angeles, le 27 janvier 1997.

Directeur de la publication : Arnaud d'Hauterives
Académie des Beaux-Arts
23, quai de Conti 75006 Paris

Conception générale et coordination : Nadine Eghels
Conception graphique : Claude Mathieu Pezon
Imprimerie CL2 • ISSN 1263-3810

Photos : pages 1, 3, 4, en bas à gauche et 16 :
Jean-Michel Ancler
pages 4 en haut, 6 en bas à gauche, 10 à gauche :
Francis Apostéguy - Gamma
Pages 8 et 9 : Rémy Waffart
Page 13 : Studio de France, Gérard Delorme
Page 14 et 15 : photo D.R.

